

La Gazette de l'Equipe du Journal

LE PROGRÈS



ÉDITÉE POUR LES CAMARADES MOBILISÉS ET PARAISSANT
LORSQU'ELLE PEUT

Rédaction et Administration

Rue Bellecordière, Lyon

Nouvelles des Mobilisés

Le 16 mai, notre grand canonnier Henri DELAROCHE est venu nous faire admirer sa prestance militaire. En bonne santé physique et morale, il a abandonné à la manœuvre des canons toute graisse inutile. Bien que la po-pote ne soit pas mauvaise, il préfère le soir dîner à Grenoble. On part de Rabot à 4 heures $\frac{1}{2}$, la descente est rapide, à 4 heures 40 on y est. Mais au retour, ça monte, on dirait que le chemin a doublé de longueur. L'air est pur, la vue merveilleuse, quand on n'est pas obligé d'habiter le fort. Néanmoins notre jeune patron ne se plaint pas, quoique, cet hiver, il ait couché sous les combles, sur une pailleasse et que la cruche gelât la nuit dans la chambre. Les sous-officiers et officiers sont très chics, ces derniers, surtout, très experts dans le métier : manœuvre du 120 et des 155 long et court, celui-ci très remarquable, faisant du tir presque vertical, derrière un coteau, une colline. — Comme nous demandions à M. Henri si il 75... — « Le 75 ? s'est-il écrié d'un ton plein de mépris pour un aussi petit canon, le 75 ? Pourquoi pas un fusil ! » — Eh ! Eh ! le métier entre...

Le fonctionnaire caporal ACHARD est bien silencieux. Nous apprenons toutefois par la carte de Fanger, qui l'a vu le 15 mai, que notre bon ami est toujours en fort bonne santé et en pleine forme.

Nous avons enfin pu atteindre, grâce à l'obligeance de l'ami Forest, le reporter CHRISTY, auquel nous avons fait parvenir les numéros de la Gazette. Il en est enchanté et en nous remerciant nous félicite de notre « heureuse initiative ». Brigadier à la 41^e batterie du 5^e régiment d'artillerie, secteur 42, il se trouve, depuis le 5 août, sur le front en haute Alsace. Son groupe de trois batteries de 75 a sillonné la région de Mulhouse à Delle, participant à de nombreux engagements, heureusement sans trop grandes pertes, bien qu'ayant reçu maintes fois toute la série de projectiles dont disposent MM. les Boches. Jamais en deuxième ligne ni en réserve, mais toujours aux premières places, la santé morale et physique, malgré les péripéties et les tribulations de cette vie si mouvementée, reste excellente. Notre ami ne désire rentrer, espérant avoir le bonheur de nous revoir, que lorsque tout sera bien fini, estimant néanmoins que le plus tôt

sera évidemment le meilleur. — Nous sommes bien de votre avis, brigadier ! — Il adresse à tous les camarades de la maison ses meilleures amitiés.

Le capitaine PAMPUZAC, toujours en excellente santé et en bonne forme pour la finale,



ne fait plus attention aux balles et aux marmites. Trois mois de tranchées l'y ont si bien accoutumé qu'il ne sait trop comment il fera, après la guerre, pour dormir tranquille dans les nuits calmes de ce Lyon auquel il pense avec une pointe de regret. « Mais, dit-il, le devoir est là, il nous faut à tout prix vaincre ce terrible adversaire » avant de pouvoir trinquer tous ensemble autour d'une bonne bouteille (même de plusieurs, ami Pampu) et reprendre la vie calme et tranquille. Le brave capitaine envoie son cordial bonjour à tous les amis. — L'équipe, mon vieux Pampu, te remercie, t'envoie ses vœux et est de cœur avec toi.

Grâce à l'amabilité du receveur Pichon, de la publicité, nous donnons de notre officier une photographie fort réussie, faite sur le front.

Le 18 mai, carte d'André FANGER. Le caporal mitrailleur a quitté Vienne pour Bollène. « Depuis cinq jours, nous dit-il, je suis proposé comme sous-lieutenant ! » !! Bigre, c'est de l'avancement rapide, ça. En attendant, il continue à dresser des hommes et à en envoyer au front tous les jours. Le soleil brille et permet déjà de faire de la pleine eau — des bains de pleine eau. Le camarade Fanger, en terminant, serre amicalement les phalanges à tous.

Le localier FOREST, en nous envoyant l'a-

dresse de Christy, déclare « épatante » notre petite *Gazette*. « Que de copains, dit-il, doivent être heureux de la recevoir et d'avoir des nouvelles. » Sachant que Simard est parti pour le beau pays des volailles, il s'inquiète de savoir si la gamelle en est pourvue. — Canard, à toi la réponse. Y a-t-il du poulet dans le rata ? — L'ami Forest, en bonne santé, est encore à l'arsenal, mais il croit qu'on va bientôt verser le personnel dans des régiments divers. En attendant il envoie aux camarades un amical bonjour.

Le régionaliste Pierre PRENAT nous a quittés à fin avril pour le 5^e génie à Versailles, C^{ie} 7 T. En bonne santé, il nous envoie ses meilleures amitiés.

L'ami ARLES est devenu bien silencieux. Une toute petite carte à Peyter disant qu'il se porte bien. — Allons, mécano, quelques nouvelles aux camarades d'atelier.

Marius BEUSSE nous a de nouveau quittés, le 25 avril, pour rejoindre, comme homme de corvée, la 14^e section d'infirmiers au fort de la Duchère. Les corvées ont consisté à passer au soleil, une dizaine de jours, puis — comme on n'avait tout de même pas appelé l'ami Beusse pour se dorer le nombril — on l'a mis à Desgenettes, au bureau où il facture toute la journée les objets les plus divers nécessaires aux services sanitaires.

Ce pauvre CHAYARD n'a décidément pas de veine. Son courrier se refuse à le suivre. Tandis qu'il « faisait » du furoncle à Gibon, le n^o 4 de la *Gazette* nous revenait. Nous le réexpédions à Rambervilliers. En nous en accusant réception notre ami nous disait n'avoir encore reçu ni le mandat de cinq francs de l'équipe ni le n^o 5 de la *Gazette* et être depuis un mois sans nouvelles de sa compagnie. Il allait mieux, mais un furoncle remplaçait encore un furoncle comme, dit un proverbe, un clou chasse l'autre. — Dans une carte du 16 mai, notre camarade nous faisait savoir qu'il avait reçu mandat et *Gazette*, qu'il allait bien, sa furonculose étant guérie, mais qu'on le gardait encore à l'hôpital. Tout est bien qui finit bien.

André COLLIAUD s'est enfin décidé à nous écrire (cinq pages, le 16 avril. C'est très bien ça, André !) Il a reçu le mandat « somme suffisante pour rappeler les sentiments d'amitié de l'atelier et... s'offrir aussi quelques douceurs », et la *Gazette* « que le service sanitaire du 1^{er} bataillon lit avec plaisir et intérêt ». Au repos en un petit hameau, notre benjamin est occupé à des travaux d'assainissement, vaccinations, exercice, corvées, revues, en somme repos bien travaillé ! Il paraît que c'est extraordinaire, le nombre de femmes qu'il y a dans ce petit trou. L'Amour ne chôme pas, mais — choc en retour — les seringues du service sanitaire s'usent rapidement. Notre ami croit bien que certains de ces jupons ne sont peut-être pas étrangers à l'avalanche de marmites qui suit le bataillon à la relève. Quant à lui, fidèle et sans doute de tempérament plus froid, lorsqu'il ne peut se promener, il s'étend dans la paille, songeant aux heureux jours passés, à la ligne de chemin de fer toute proche, au moment délicieux où il prendra la direction Lyon-Brotteaux. L'inaction lui pèse. Car notre benjamin en a déjà terriblement vu et s'est courageusement démené. Le 15 février, entre autres, une attaque, peut-être mal entamée, échoua, le colonel fut tué et le 133^e a

dû revenir sur ses positions, reconstruire les fortifications détruites, même les augmenter. Tout le monde mit la main à la pâte, y compris « ces pauvres brancardiers dont on médit tant ». Mais aussi, la position a depuis victorieusement résisté aux attaques. — Le 9 mai, dans une lettre à Justin, notre bon camarade, accuse réception de la *Gazette*. Il a quitté son petit hameau pour un site magnifique, sur le versant d'une montagne boisée de sapins. Le secteur est tranquille, il n'y tombe par jour qu'une vingtaine d'obus qui ne font pas grand mal. On construit des abris souterrains, on fait des travaux d'assainissement, le temps est bien employé. Le benjamin souhaite de rester longtemps là, il languit moins. Sa santé est bonne, ses rages de dent ont disparu mais, dit-il, « le *Rouge, Ronjon !* ne me conviendrait pas. Et si Janet garde avec jalousie son *secret* capillaire (Es-tu éfi train de devenir chauve, André ?), mon vieux Martenot ne me refusera pas celui d'une *bonne* dentition ».

Le 22 mai, le fourrier DEMOREST, toujours refusant de santé, est venu prendre l'air de l'atelier. Il reste définitivement (?) à Chambéry avec son capitaine et son sergent-major pour l'encadrement de 600 blessés, au lieu d'aller à Donzères, d'où l'on part pour le front et où est allé son sergent-fourrier. — Fourrier, si ça continue, il va falloir un large fauteuil pour carrer ton ventre devant ta linotype.

Le 2 mai, visite de JANET. Le « maigriot » est toujours en bonne forme. Il a passé la visite et, comme il ne pèse que cent et quelques kilos (!), le major le trouvant trop maigre l'a mis dans le service auxiliaire. Quoique versé dans une compagnie, l'ami Janet est toujours à Mâcon, au même poste d'infirmier, où le médecin sous les ordres duquel il se trouve, voudrait le garder.

Auguste JUHAN est venu, le 1^{er} mai, nous serrer la main. Chabas paraît avoir reconquis un certain calme moral. Il a pu éviter la visite à la fin d'avril et, de ce fait, est encore au bureau pour un mois. — Par une carte du 7, notre camarade nous envoie le bonjour, heureux, dit-il, d'avoir pu venir nous serrer la main. Il a eu dans cet intervalle deux départs à préparer.

Joseph MIAZ annonce, le 28 avril, qu'il a quitté Gensac pour Nersac, où tout équipé, avec 800 de ses camarades, il s'apprête à rejoindre comme télégraphiste la 2^e armée dans l'Est. — Le 6 mai l'ami José nous apprend qu'il s'embarque le soir même, à la Couronne (Charente) pour la 7^e armée dans les Vosges, toujours comme télégraphiste mais appartenant maintenant à la Cie D 3 du 8^e génie. Il vient de recevoir la *Gazette* qu'il lira dans le train. En bonne santé morale et physique il adresse aux camarades une cordiale poignée de mains. — Bonne chance ami, et ne te fais surtout pas trop de cheveux.

A fin avril, MILLET-LE-FOL est venu nous voir de Collonges (halte des Grands-Violets). Le Grand Gognand ne se plaint pas, au contraire, bien que le poste soit fort étroit, au point que, le premier jour, on l'a envoyé coucher chez lui. Il est revenu le lendemain avec un matelas qu'il a installé dans une jardinière accolée bras en l'air. Et, muni d'un passe-montagne et de trois couvertures, abrité par le toit d'un petit hangar, il roupille... que c'en est un plaisir ! — Au reste, si aux Charpenes, il avait un sergent qui ne voulait que de la graisse dans le rata et surtout de la chicorée

dans le jus, ici le chef de poste fait lui-même le marché, veille à la bonté et à la variété du menu... Ah ! le scandale... ! Notre fol n'en déclare pas moins qu'il s'est considérablement rapproché des tranchées et qu'habituellement désormais au passage des trains — sa voiture étant située entre la grande ligne et celle des Brotteaux — le bruit du canon ne l'empêchera pas de dormir.

Apparition, le 2 mai de Joseph-Etienne PAGANON que tout l'atelier croyait aux Dardanelles, en train de guerroyer contre les Teurs. Notre brave camarade a protesté auprès de Bubulle de ce que la *Gazette* l'avait prénommé Jean-Etienne. Acte lui a été donné et l'on a du même coup rectifié son adresse qui était erronée : Joseph-Etienne Paganon était encore à Pierrelatte, 340^e d'infanterie, 31^e compagnie n^o 27. Il devait faire partie du 414^e de marche, auquel appartient déjà le comptable Sauzet. — Le 10 mai, par une carte, l'ami Paganon nous apprend qu'il est à la Polud (Vaucluse), puis le 17 qu'il part pour Grenoble se faire habiller, enfin le 20 de Grenoble qu'il part le lendemain. — Bonne chance, ami. — Le 22 mai, Bottinelli étant venu nous voir, nous a appris que Paganon était parti comme volontaire. Qu'en dis-tu, Chabas ?

PERRIER écrit le 16 avril à Peyter qu'il est toujours à Toul, employé aux corvées de ravitaillement. Il demande seulement que cela dure. — Le 6 mai, à l'occasion de la fête des Typos, Casimir envoie une cordiale poignée de mains. Il a reçu la *Gazette* et enfin touché le mandat de cinq francs.

Auguste PERIN nous envoie un amical bonjour par l'entremise de Ronjon, qui nous fait savoir qu'à la fin d'avril, notre camarade a eu à subir un bombardement intensif de sa tranchée, au cours duquel il a été couvert de terre, de pierraille, voire même de cartouches échappées d'un sac réduit en miettes par un obus. Et dame, pendant deux ou trois jours il a été plutôt ahuri. Mais cela va mieux, il est maintenant à peu près remis de son émotion.

Notre cher camarade RONJON, par la même lettre, adresse à l'équipe ses remerciements reconnaissants pour les marques d'affection qu'elle lui a témoignées à l'occasion de la mort de sa femme, perte si cruelle pour lui et dont la douleur qu'il ressent commence à s'adoucir. Il a avec Perrin quitté l'Aisne pour le pays de Champagne. — Le 16 mai, l'ami Louiss' envoie à Bonfils une carte représentant un poste téléphonique dans une tranchée de première ligne, vue qui donne, dit-il, une idée assez exacte des tranchées. — Courage, mon vieux Ronjon, espérons que le dénouement approche.

Le metteur de nuit Jean SIMARD est venu prendre l'air de Lyon le 2 et 10 mai. Canard a le teint cuivré, mais l'habit militaire ne lui va pas mal. Ça d'abord été dur ; il a pivoté comme un jeune bleu malgré ses quarante-cinq ans : pendant trois semaines, de 5 heures du matin à 5 heures du soir exercice — sur le dos, sur les côtes, sur le ventre (ce dernier n'a rien de commun avec celui que notre ami pratiquait si allègrement en temps de paix) — marches, pour lesquelles on partait à midi, sous le plein soleil. Et allez donc ! ses pauvres ripatons en saignaient... Il a cependant coupé à la marche de nuit, parce que, ce jour-là, il était de planton à l'Hôtel-de-Ville. — Le 8 ou le 9 mai le 55^e se disposait à partir pour le

camp du Valdahon ; le brave Canard allait remplir les fonctions de caporal, parce qu'il était le plus intelligent du groupe de patards (à peu près tous bouchés à l'émeri) avec lesquels il manœuvrait, quand le capitaine-trésorier du 23^e le retint comme secrétaire. — « Encore un embusqué ! » s'est écrié François en se passant la main dans les cheveux... — Pas tant que ça, peut-être, car l'ami Jean croit que, étant du service armé, il ne pourra rester au bureau.

Le 13 mai, le sergent-fourrier VIALET — toujours en tenue civile — est venu nous serrer les phalanges. Le poste 9 a été transporté de Saint-Martin-Belleroche à Saint-Jean-le-Priche (Saône-et-Loire). En très bonne santé, doué d'un appétit magnifique, ayant perdu deux kilos de lard superflu, notre ami a renouvelé au moins deux fois son bail avec la vie. La popote est d'ailleurs excellente et l'on varie le menu en pêchant de temps à autre — en contrebande — une anguille au fouet. Le brigadier d'artillerie qui faisait fonctions de caporal a été remplacé par un vrai caporal qui pour tout uniforme n'a qu'un brassard avec deux petits bouts de drap rouge cousus dessus. Toutefois, l'opérateur de la une étant chef de poste, on va l'habiller de pied en cap. En somme, notre ami Vialet est heureux et content ; quoique n'ayant que peu de choses à faire, il se lève tout de même à 4 heures du matin pour aller se dégourdir les jambes, se nettoyer les poumons et se débarbouiller le moral des fumées du sommeil par une bonne petite promenade à la fraîcheur de l'aube.

Le chasseur BERLIER écrit le 27 avril à Bubulle. Parti le 7 mars de Grenoble, il était le 12 dans les tranchées de première ligne en Alsace et repoussait deux nuits de suite des attaques boches. Il venait de traverser le col de la Schlucht avec 0 m. 80 de neige, au cours d'une étape de 35 kilomètres avec l'énorme sac. 200 cartouches, vivres, etc. Malgré le froid, tout le monde suait à grosses gouttes. Après un mois environ de la vie des tranchées, le camarade Berlier a été attaché à l'état-major du groupe de bataillons des chasseurs alpins sous les ordres du lieutenant-colonel Messimy, comme secrétaire et dactylo. Il envoie à tous les camarades du *Progrès* le plus amical bonjour.

CAGNOLI, toujours à Antfbes, a dû entrer à l'hôpital pour un abcès à la cuisse, mais ça va mieux : Notre tambour-major se plaint... d'être trop bien nourri. Allons-nous revoir un Cagnoli obèse ? Ce serait merveilleux !

Le sapeur Louis CARRIÉ a regagné Saint-Cyr-l'École, dépôt des aérostiers. Il instruit la classe 1916 et a formé avec ce qui reste d'anciens, une nouvelle compagnie avec destination probable des Dardanelles. En bonne santé, le bruit du canon lui manque et il trouve déplorablement calme la vie qu'il mène. Il adresse ses amitiés à l'équipe.

Le menuisier CHIVAYDEL est venu nous serrer les phalanges le 16 mai. Toujours à Montpellier, il est content de son sort, mais demande à partir. Le premier mois a été durement employé à faire des tranchées, des ponts, préparer des mines, s'exercer au tir. Notre camarade pensait être expédié au front après la Pentecôte. Il envoie le bonjour à tous les camarades mobilisés.

Le courtier d'annonces, Alfred ROCHE, sergent du génie, est allé retrouver à Versailles

l'ami Prénat, le 13 mai. C'est une seconde période. Notre excellent camarade, avait, au mois d'août, après vingt-et-une heures de chemin de fer, rallié son dépôt, puis, libéré au bout d'un mois, mis vingt-et-une nouvelles heures à regagner Lyon. Nous lui souhaitons bonne chance et que cette fois encore le retour, définitif ce coup, ne se fasse pas trop attendre.

Le caporal SAUZET a quitté Jonage autour du 20 avril pour Corbie, dans la Somme, près d'Amiens, secteur postal 164. De temps en temps visite de taubes, qui, bien reçus par les canons spéciaux, décampent à toute vitesse. — Le 10 mai, dans une lettre à Bubulle, l'ami Sauzet annonce qu'il est dans les tranchées, tenant, leibel en main, les Boches à l'œil. « L'heure de leur régler le compte sonnera bien et j'espère fermement que ce sera bientôt », dit-il. La vie de tranchées quoique monotone, n'est pas mauvaise. — Le 21, notre caporal toujours en bonne santé, se déclare de nouveau habitué à la vie de campagne. De temps en temps en se réveillant courbaturé, il pense au bon lit d'antan, à la vieille rue de la Rê, à tous les amis de la grande famille du Progrès. Et, envoyant à chacun ses amitiés, il pense que bientôt il pourra nous serrer la main. — C'est un espoir que nous partageons, mon cher caporal.

Le caissier GOUJON, le rédacteur MARTIN ont été appelés, le premier à Chalons-sur-Saône, le second à Vienne, mais nous n'avons d'eux aucune autre nouvelle.

× × ×

ALLAGNAT, le 13 mai, annonce qu'après avoir été évacué et être resté 50 jours absent (envié par beaucoup de ses camarades), il repart rejoindre sa compagnie à Cappy (Somme), à 12 kilomètres de Péronne. Optimiste, il pense que d'ici peu tout sera terminé (?). — Nous le voudrions, mais n'y croyons pas. — Amitiés à tous. — AVIGNON, le 4 mai, annonce une bonne santé. Toujours conducteur, il attend avec patience le moment de rouler plus ardemment, heureux de revoir les beaux jours. — BALVAY est casé dans une batterie de tir et se trouve chargé du ravitaillement en vivres pour sa batterie. En bonne santé. — BRIGNON est également en bonne santé et dit que le moral est excellent. Il envoie les Boches aux cours du soir pour apprendre à lancer les bombes. — BONYOUD dit que le métier militaire l'a rendu « excessivement sérieux ». Gageons qu'il n'y a que lui qui le fera prendre au... sérieux. — CLAUD, au moment où il écrit sa carte, a failli recevoir une marmite et l'a échappé belle, santé excellente. — CARRON, voit arriver avec plaisir le moment où l'on va passer « la piquette » aux Boches. Adieu la flemme du cantonnement. Envoie le bonjour à tous. — DEVOY, annonce qu'il quitte Bollène pour une destination inconnue et adresse à cette occasion un au revoir à tous les copains. — GARIN n'est plus au poste de secours, mais dans les tranchées. Il exprime la confiance de tous nous revoir et serre, en attendant, les mains des amis. — GOULIEUX, à la date du 5 mai, annonce que voilà 15 jours qu'il est dans les tranchées de première ligne à l'Hartmannswillerkopf. Le deuxième jour de son arrivée, il a subi un bombardement de 8 h. ½. Il a dû rester à genoux dans la tranchée trois heures durant. Depuis, le bombardement a diminué d'intensité. Quel vacarme, dit-il, et comme le bruit des rotos est peu en comparaison. (J' te crois !) Attend avec impatience le moment de vider une bonne bouteille avec les amis. — Fin avril, LACOMBE écrit, qu'après être resté terré en plein bois et l'avoir, une fois de plus échappé belle, il était en train de se refaire un peu à l'arrière. En lisant la lettre qu'il écrit le 2 mai, on se surprend à se gratter à l'évocation qu'il fait des parasites dont il est l'heureux possesseur. Le 14 il annonce que quelques jours auparavant, étant dans une tranchée où il se croyait à peu près à l'abri, il a subi un bombardement d'une heure et demie. La tranchée étant dans des rochers, il

recevait une grêle de débris et un morceau assez volumineux est venu le caresser au... vous l'avez dit. Il s'en est tiré avec une meurtrissure légère et le voilà pour l'instant en repos, qui ne durera certainement pas longtemps. — VERMOREL, le 30 avril, se demande ce qu'il va devenir et si l'on va bientôt s'arrêter de le trimballer d'hôpital en ambulance, car il souffre toujours autant de sa blessure et ça ne va pas mieux. Le voilà, le 30 avril à Belfort, où les taubes viennent presque quotidiennement sonner le réveil et lancer des bombes, que nos aviateurs rendent largement aux Boches. Pégoud et Védrinesfont, paraît-il, partie de l'escadrille de Belfort. Le 19 mai, il annonce dans une courte carte que depuis sa dernière lettre il a été envoyé de Belfort à Dôle et que le voilà maintenant à Besançon ! On va le traiter à l'électricité. Espérons la fin de son « charriage » et la guérison rapide de sa blessure. — THERRY, qui était cycliste à la Vitriolerie, et était habillé en artilleur, est maintenant versé dans les chasseurs alpins. Venu voir l'équipe dimanche 16, il nous a annoncé son départ sur le front pour le sur-lendemain. Il a un fils également sur le front. A tous deux nous souhaitons bonne chance.

Reçu dans le courant du mois les visites de GIGARET, DESVOY et BESANÇON, tous en bonne santé et adressant leur meilleur bonjour aux camarades sur le front et ailleurs.

UNE VISITE

Courant avril, notre ami KEUFER, de passage à Lyon quelques heures seulement, a rendu visite aux camarades du Progrès et du Lyon. Un exemplaire de chaque numéro de notre Gazette lui ayant été remis à cette occasion, voici ce qu'il écrivit à Raully, secrétaire intérimaire, quelques temps après :

J'ai lu avec le plus vif intérêt les numéros de la Gazette et du Progrès que les camarades ont bien voulu me donner à l'occasion de la visite que je leur ai faite. Il est vraiment heureux de constater le bel esprit de camaraderie qui se, dégage des correspondances échangées, la réconfortante confiance et le courage que manifestent nos chers poilus, malgré les fatigues qu'ils ont à subir. Ils donnent un bel exemple de tenacité aux civils, et ceux-ci ont aussi le mérite de montrer leur affectueuse camaraderie à ceux qui les défendent, qui supportent avec tant de bonne humeur de si gros dangers. Ces magnifiques qualités permettent tous les espoirs. — A. KEUFER.

UN BEAU SAVON

Le secrétaire de rédaction de la Gazette Bubulle a fait venir dans son bureau le correcteur Bulard et, à travers les portes capitonnées, se sont fait entendre les éclats d'une virulente réprimande :

— Eh quoi ! s'écriait Bubulle, avez-vous perdu la tête ?... Oui, la Balade du Mandat... « les camarades mobilisés (octobre 1915) »... 1915 ? ! Pourquoi pas 1925 !... Et vous appelez cela entretenir l'espoir au cœur de nos poilus ? Ah ! vous en avez d'amères ! Hein ? Quoi ! Vous ne dites rien !... C'est bien ce que vous avez de mieux à faire ! »

Aussi bien, devant cette avalanche de reproches sanglants et — hélas ! — justifiés, le correcteur Bulard n'a rien trouvé à répondre au rédacteur Bubulle.